

Le kangyo-hen du Taima-dera,
ou une tapisserie offerte pour apaiser
l'âme en colère du prince Otsu

par Hideyuki Umeyama

PROLOGUE

阿闍世 (ce nom prononcé Ajasé en japonais) est la traduction chinoise seulement phonétique d'Ajātaśatru qui est un héros de cette histoire. Ajātaśatru en sanskrit veut dire "haine de la vie antérieure". Il porte aussi un autre nom, Bālaruci, qui signifie "doigt cassé". Ces noms curieux ont une histoire tout à la fois intéressante et déchirante.

Binbasara (頻婆沙羅 — Bimbisāra en sans.), le roi du pays Magadha, et sa femme Idaike (韋提希 — Vaidehī en sans.) ne pouvaient pas avoir d'enfant. Ils prièrent toutes sortes de dieux de leur accorder la grâce de leur donner un enfant. Mais en vain. A cette époque il y avait un diseur de bonne aventure. Binbasara le consulta. Ce dernier lui dit, "Il y a un ermite dans les montagnes. Il mourra sous peu, et après sa mort il se réincarnera en votre fils." Le roi fut très content et demanda au devin dans une grande impatience : "Quand cet ermite va-t-il mourir?" Le devin répondit : "Dans trois ans, il mourra." Le roi soupira : "Je me fais vieux maintenant. Néanmoins je ne peux pas encore regarder à la fois la face de mon successeur et de ce pays. pourquoi dois-je attendre si patiemment pendant trois ans?"

Sans hésiter Binbasara envoya un messenger dans les montagnes où l'ermite menait une vie tranquille. Le messenger dit à celui-ci, "Cessez rapidement de vivre, s'il vous plaît. Notre grand roi n'a pas de fils et Notre pays est sans successeur non plus. Le roi a prié toutes sortes de dieux pour avoir un bébé, mais en vain. Et par hasard un devin lui a clairement prophétisé que vous, ermite sacré, alliez mourir bientôt, et qu'après votre mort vous vous réincarneriez dans le fils du roi. Alors je vous demande avec une extrême politesse d'avoir la charité de mourir tout de suite." L'ermite répondit, "Je ne veux mourir que dans trois ans. Je ne peux pas obéir au roi." Le messenger

revint bredouille et informa le roi du refus de l'ermite. Le souverain rougit de fureur : " C'est moi qui suis le maître de ce pays. Donc tous les peuples de ce pays m'appartiennent. Pourquoi dois-je m'abaisser devant l'ermite ? Toi, messenger inutile, retourne dans les montagnes et redemande à l'ermite de se tuer. S'il refuse toujours, tue-le." Le messenger se rendit dans les montagnes et répète les paroles du roi à l'ermite qui, obstinément, refusa encore une fois de se tuer. Alors s'élançant sur l'ermite, le messenger le tua. Ce dernier, en mourant, lança des imprécations contre le roi : " Ma vie n'est pas encore épuisée. Néanmoins le roi a demandé à un homme de me tuer. Si je deviens le fils du roi après la réincarnation, moi aussi, je demanderai à quelqu'un de le tuer." Et sur ces mots, l'ermite passa de vie à trépas.

Dès qu'il fut mort, il se rendit à la cour et y reçut une vie nouvelle. Cette nuit-là Idaike comprit qu'elle avait conçu un enfant. Le roi s'en réjouit et le lendemain matin il appela le devin à la cour pour qu'il lui fasse savoir si cet enfant était un garçon ou une fille. Après une divination prudente, le devin annonça : " C'est un garçon, non une fille. Mais, un jour, il vous causera du mal." Le roi dit : " Je lui donnerai tout mon pays. Pourquoi me ferai-t-il donc du mal ?" Le roi feignit le calme mais il était en fait en proie à l'inquiétude. Il consulta la reine : " J'ai quelque chose à te demander. Le devin m'a dit que ce bébé nous nuirait un jour. Alors quand approchera le temps de la délivrance, monte à la tour du château et accouche en laissant tomber le bébé dans le vide." La reine lui obéit. Quand elle fut prête à accoucher, elle monta à la tour et laissa tomber le bébé. Malgré la cruauté de ses parents, le bébé ne mourut point. Il n'eut qu'un doigt cassé. Ajasé, le prince du Magadha, a donc un doigt cassé, preuve du crime atroce de ses propres parents. . . .

Il y a un temple appelé Taima-dera (当麻寺) au pied du mont Futagami (二上) qui se dresse à la limite de Nara et d'Osaka. La légende rapporte que le prince Maroko (麻呂子), frère cadet du prince Shotoku (聖徳) renommé en tant que fondateur du bouddhisme japonais, bâtit un temple quelque part. Et peu après ce temple fut transporté sur son site actuel, c'est-à-dire dans le village de Taima.

En raison de son ancienneté, le temple possède beaucoup d'objets qui ont une valeur historique et artistique. Et naturellement, il s'y trouve aussi beaucoup de statues de Bouddha. Mais il faudra mentionner spécialement ici que la principale œuvre du Taima dera est une sorte de tapisserie que l'on appelle " Taima-mandala ". " Mandala " (曼荼羅) est un terme qui est particulière-

Le kangyo-hen du Taima-dera (Umeyama)



ment utilisé par le bouddhisme ésotérique. A vrai dire le “Taima-mandala” est une tapisserie qui décrit des histoire du “Kanmuryojukyo” (觀無量壽經), le sutra le plus important pour la congrégation de la secte Jodo. Il vaut donc mieux de l'appeler “Kanmuryojukyo-jodohensozu” (觀無量壽經淨土變相図) ou simplement “Kangyo-hen” (觀經變). Jodo (淨土) veut dire pays purifié, c'est-à-dire le paradis. Il y a beaucoup de paradis dans le bouddhisme et sur ce point il se distingue du christianisme. Ici, jodo se réfère à Amida-jodo où habite paisiblement Amida (阿弥陀 — Amitāyus en sans.). Au moyen-âge, la pensée de jodo a pénétré les cœurs des peuples fidèles qui n'avaient que dégoût pour ce monde profane, et la secte jodo organisée par Honen (法然)

s'est développée en donnant naissance de nouvelles sous-sectes.

Shoku (証空) fut un des disciples de Honen. Il connut le doute après la mort de son grand maître. Mais un jour au cours de son long pèlerinage, il se trouva au Taima-dera. Au moment où il s'inclina devant le kangyo-hen, il reçut l'illumination. Honen fonda la secte jodo au Japon après avoir reçu la révélation du moine Shandao (善導). Celui-ci, qui avait établi le dogme de jodo en Chine, avait souhaité si ardemment dans sa vie renaître dans le paradis d'Amida qu'il s'était tué en se jettant de la cime d'un arbre. Shoku fut profondément ému en reconnaissant la doctrine de Shandao dans le kangyo-hen et écrivit un commentaire très détaillé sur celui-ci. Pour les disciples de Shoku, ce kangyo-hen devint un instrument sacré. Beaucoup de copies ont été produites et diffusées dans tout le Japon. Comme tout le monde le sait, beaucoup de variantes de "hen" (変 — bian en chinois) ont été découvertes à Dunhuang. "変" veut dire "changements" d'où le sens dérivé de "tableaux d'histoire". On suppose que des disciples de Shoku ont fait "etoki" (絵説き c'est-à-dire un commentaire des tableaux) en cheminant de village en village.

Lisons maintenant les tableaux de kangyo-hen en suivant les flèches que j'ai ajoutées. Comme Shoku l'avait perçu, le kangyo-hen du Taima-dera se conforme au commentaire du "Kanmuryojukyo" écrit par Shandao. Shandao partagea ce livre sacré en trois chapitres ; 1) préface, 2) treize visions à imaginer pour renaître dans le paradis d'Amida recommandées pour des hommes austères, 3) neuf visions à imaginer pour renaître dans le paradis d'Amida pour des hommes qui ne peuvent pas concentrer leur esprit.

D'abord nous lisons la préface qui en fait n'est que la suite de l'histoire d'Ajasé.

EMPRISONNEMENT DU PERE

(1) Il y avait alors à Oshajo (王舎城 — Rājagṛha, métropole de Magadha) un prince nommé Ajasé. Daibadatta (提婆達多 — Devadatta en sans.), un cousin jaloux et rival de Bouddha, lui ayant révélé l'histoire secrète de sa naissance, Ajasé arrêta son père Binbasara, l'emprisonna dans une chambre entourée de sept murs, et interdit à qui que ce soit de lui apporter de la nourriture.

(2) La reine Idaike s'inquiéta de la santé du roi. Elle prit un bain et purifia son corps. Elle malaxa du beurre et du miel qu'elle saupoudra de farine. Elle se fit un emplâtre de cette nourriture et mit du vin dans ses colliers. Puis, elle entra dans la chambre du roi et lui offrit cette nourriture et ce vin. Ainsi elle

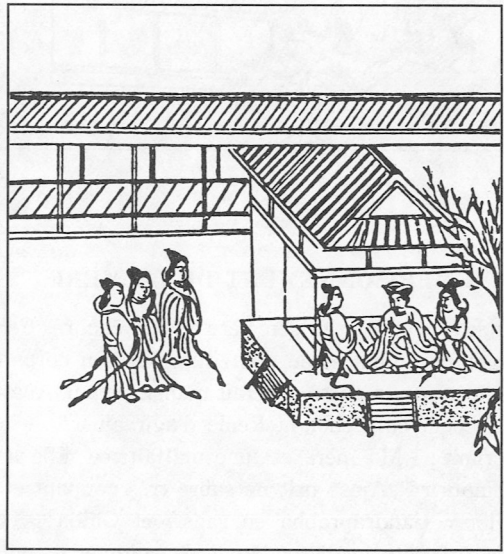
爾時王舍大城有一太子名阿闍世隨順調達惡友之



教取執父王頻婆沙羅幽閉置於七重室內制諸群臣一不得往

(1)

國大夫人名韋提希恭敬大王澡浴清淨以酥蜜和麩



用塗其身諸瓔珞中盛蒲桃漿以上王

(2)

garda le roi en vie.

(3) Alors le roi Binbasara, se tournant vers le mont Ryoju (靈鷲 — Gr̥dh-rakūṭa en sans. où habitaient Bouddha et ses disciples), joignit les mains dans une prière au Bouddha. Mokkenren (目健連 — Mhāmaudgalyāyana en sans.) fut envoyé chez le roi et lui donna huit commandements. Puis Furuna (富樓那 — Pūrṇa en sans.) se présenta au roi et lui fit un sermon.



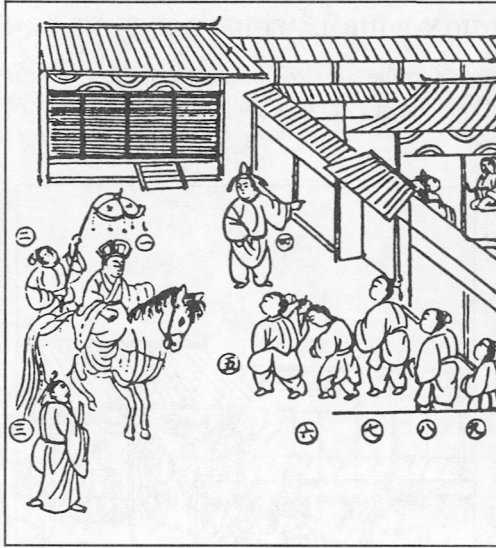
(3)

EMPRISONNEMENT DE LA MERE

(4) Ajasé demanda au portier si son père vivait encore. Celui-ci répondit : “ La Reine, portant un emplâtre de nourriture sur son corps et du vin dans ses colliers, est entrée par la porte et a fait manger le roi. Aussi est-il toujours en vie mais on ne peut empêcher la Reine d’agir ainsi.”

(5) Tout en s’écriant : “ Ma mère est une malfaitrice. Elle a empêché longtemps le Roi de mourir ”, Ajasé prit un sabre très coupant et voulut tuer sa mère. Gakko (月光 — Candraprabha en sans.) et Ghiba (耆婆 — Jibaka en sans.) qui étaient présents le dissuadèrent de commettre un crime si monstrueux.

身塗麴蜜瓔珞盛漿持用上王不可禁制



時阿闍世問守門者曰父王存耶門人白言國大夫人

(4)

害其母月光者婆俱進諫事以手按劒

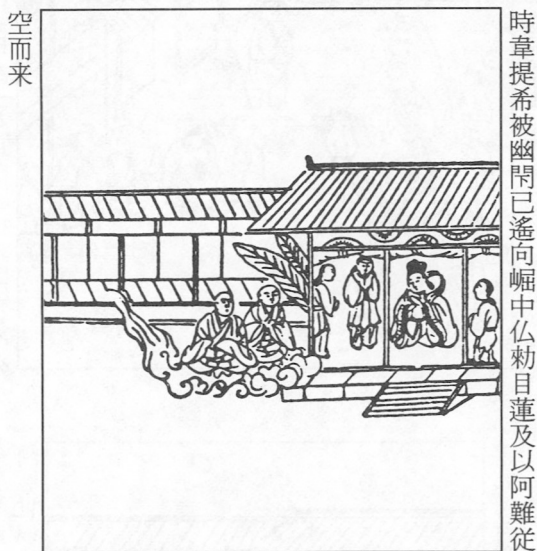


阿闍世曰我母是賊令此惡王多日不死即執利劒欲

(5)

REPULSION POUR LA SOUFFRANCE DE CE MONDE

(6) La reine Idaike fut elle aussi emprisonnée. Elle se tourna vers le lointain mont Ryoju et Bouddha lui envoya Mokkenren et Anan (阿難 — Ananda en sans.).



(6)

(7) Idaike finit de s'incliner et releva la tête. Bouddha était là devant elle assis sur un lotus sacré. Son corps était d'or aux reflets violets. A sa gauche se tenait Mokkenren et à sa droite Anan.

(8) Bouddha, émettant de la lumière de son front, éclaira les mondes dans les dix directions. Cette lumière fut renvoyée au sommet de sa tête et neuf châteaux apparurent. Idaike demanda à Bouddha : " Je sais que tous les paradis sont purs, mais je veux particulièrement renaître dans le paradis d'Amida. Comment peut-on aller au paradis d'Amida ?"

Exauçant la prière d'Idaike, Bouddha lui enseigna le chemin qui menait au paradis d'Amida. Il faut d'abord, dit-il, imaginer un soleil magnifique qui se couche à l'ouest, puis de l'eau transparente, puis de la terre recouverte d'agates, puis six arbres décorés de trésors, puis un étang où des lotus sont en pleine floraison... Bouddha ainsi enseigna à Idaike treize scènes à

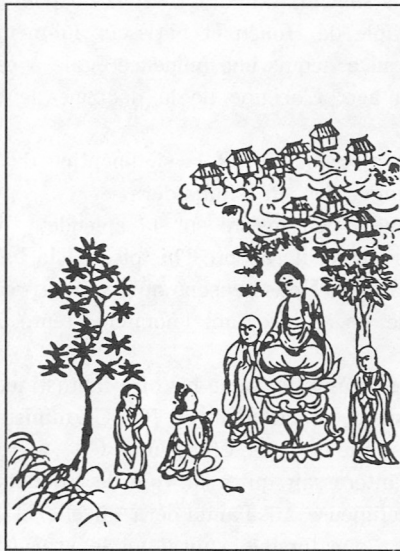
連侍左阿難侍右



時韋提希礼已拳頭見仏世尊身紫金色坐宝蓮華目

(7)

極樂世界阿弥陀仏所爾時世尊放眉間光其光金色照十方界還住仏頂化為金台十方淨土皆於中現



時韋提希白仏言世尊是諸仏土雖復清淨我今衆生

(8)

imaginer l'une après l'autre pour renaître dans le paradis d'Amida. “観” veut dire “imaginer”. “無量寿” veut dire “vie infinie”, et “経”, “livre sacré”. Donc “観無量寿経” est un livre sacré qui encourage à imaginer Amitâyus ou l'Eternité. A notre époque, dans son livre “L'imaginaire”, Sartre a insisté sur l'importance de l'imagination pour notre existence. S'échappant de la vie quotidienne, monotone, limitée, et exécrationnelle, nous avons le droit, dans le monde de l'imagination, de jouir d'une totale liberté. Mais “Kanmuryojukyo”, qui affirme qu'il n'y a qu'une imagination — celle qui nous mène au pays de la vérité — exprime une philosophie plus radicale que celle de l'existentialiste moderne.

Observons maintenant les scènes au bas du kangyo-hen. Les hommes qui renaissent au paradis d'Amida sont partagés en neuf groupes. On ignore toutefois si cette classification est originellement indienne ou chinoise. Mais le mérite du “Kanmuryojukyo” consiste à prêcher le salut des pécheurs. Par exemple, le groupe le plus bas est celui des hommes qui commettent les cinq crimes les plus odieux, à savoir tuer son père, tuer sa mère, tuer un bonze, blesser le corps de Bouddha, et détruire une congrégation bouddhique. Quelques criminels qu'ils soient, ils peuvent renaître dans le paradis d'Amida, s'ils récitent, en mourant, les invocations à Amida. Les malfaiteurs seront sauvés justement parce qu'ils sont malfaiteurs. C'est la doctrine la plus importante de Shinran (親鸞), disciple de Honen et fondateur lui-même de la secte jodo-shinsyu (浄土真宗) qui a acquis une influence égale à celle des daimios dans la société du moyen-âge. L'origine de la doctrine de Shinran remonte au “Kanmuryojukyo”.

Demandons-nous alors quelle est la signification du kangyo-hen et pourquoi il existe un kangyo-hen au Taima-dera.

Bien sûr, le kangyo-hen insiste sur la splendeur du paradis d'Amida. Cependant, d'un autre côté, il raconte l'histoire de la haine réciproque entre les membres d'une famille. Nous pensons qu'il est surprenant d'insister sur la douleur de ce monde, en représentant l'homicide tenté par un enfant sur sa mère.

Ce kangyo-hen est aussi lié à une histoire fantastique. Il a été produit au milieu du huitième siècle, précisément en 763. Un ministre appelé Yokohaghi avait eu une fille très jolie nommée Chujo-hime (中将姫) qui, malgré sa beauté et sa jeunesse, ne s'intéressait qu'à la voie de Bouddha. Elle se coupa les cheveux et devint religieuse au Taima-dera où elle fit ce serment : “Je ne sortirai de ce temple que lorsque j'aurai vu le vrai Amida.” Un jour une apparition féminine se présenta à Chujo-hime et lui dit : “Je sais que tu dési-

res ardemment voir Amida. Je te le ferai donc voir. Prépare autant de tiges de lotus sacrés que cent chevaux de somme peuvent en transporter.” Chujo-hime exécuta cet ordre. Alors l'apparition fila habilement ces tiges de lotus sacré. Dans un coin du temple Chujo-hime fit creuser un puits d'où de l'eau pure monta aussitôt et en déborda. Avec l'eau de ce puits, Chujo-hime teignit les fils de lotus en cinq couleurs. Une autre apparition aussi jolie qu'une nymphe céleste vint la visiter. Celle-ci, au plus profond de la nuit, tissa un kangyo-hen au coin nord-ouest de la chambre de Chujo-hime. Cette tapisserie achevée, les deux apparitions disparurent. En fait l'apparition qui avait filé était Amida, et l'apparition qui avait tissé était Kannon (観音 — Avalokiteśvara en sans.).

Le kangyo-hen est encore un objet de culte. Nous n'avons pas l'intention de critiquer les croyances héritées pendant des siècles. Mais peut-être n'est il pas fait de fils de lotus. Très récemment au temple de Gango-ji (元興寺), à Nara, on a examiné une robe de bonze. Elle date de l'époque de Nara et la légende rapporte qu'elle est tissée en fils de lotus. Mais en fait elle est en soie. C'est en raison de la sainteté du lotus qu'on a transmis une telle histoire.

Qui était donc Chujo-hime? Chujo s'écrit généralement “中將” (général d'un corps d'armée). Son père, de qui elle a hérité ce nom, était sans doute autrefois général. Mais ce nom prend une autre signification avec la graphie “中乘”. “中” signifie “medium”, “乘” signifie “être possédé”. Chujo-hime n'est-elle pas une sibylle? Les âmes qui prennent possession d'une sibylle, nous parlent par l'intermédiaire de celle-ci. Au moyen-âge des sibylles appelées “aruki-miko” (歩き巫女) allaient de village en village. Elles étaient chanteuses, danseuses, et quelquefois même prostituées. On suppose qu'elles mettaient aussi en scène pour les villageois le commentaire (etoki) du kangyo-hen. En fait elles ont succédé aux disciples de Shoku. Ce commentaire n'était peut-être pas monotone. La sibylle, possédée par les âmes, gémissait et chantait à certains passages du texte, et sa voix pénétrait profondément les cœurs de ses auditeurs. Peut-être Chujo-hime elle-même était-elle une sibylle très experte à ce jeu. Et peu de temps après, des sibylles comme elle ont commencé à raconter son histoire. Dans cette histoire, elle apparaissait comme la productrice du kangyo-hen. N'est ce pas là la vérité?

Cependant, il reste un problème que nous n'avons pas encore abordé. Le kangyo-hen a-t-il vraiment été produit au Japon? En ce qui concerne les arts du Japon ancien, les savants japonais ont tendance à ne pas vouloir reconnaître qu'une grande partie de ceux-ci est de fabrication étrangère, bien qu'ils y admettent l'influence de cultures extérieures. Par exemple, la plus grande

partie des objets du Horyu-ji (法隆寺) a été importée de l'étranger ou fabriquée au Japon de la main des immigrés venant de Corée. Mun Ilpyon (文一平), critique coréen, dans son livre "La culture de la Corée" (韓國의文化) place Doncho (曇徴) au début de l'histoire de l'art de la Corée. Il va sans dire que Doncho est le bonze coréen qui a réalisé les peintures murales du Horyu-ji. Nous pouvons sans doute affirmer avec raison qu'il n'y a pas de frontière dans le monde des arts.

En fait notre kangyo-hen n'est pas le seul au monde. Il y a aussi quelques kangyo-hen à Dunhuang. Ce sont les peintures murales des grottes. Les dessins de ces peintures murales ne diffèrent pas de celles du kangyo-hen du Taima-dera. On suppose qu'aux environs de Toung houang aussi, il y a eu des bonzes qui faisaient "etoki". Ce phénomène a dû également exister ailleurs qu'à Dunhuang. Ce n'est qu'un hasard, dû à un environnement particulier, si ces objets ont été préservés. Il nous faut supposer qu'il y a eu beaucoup de kangyo-hen et de bonzes conteurs d'etoki dans les métropoles des T'ang. Les kangyo-hen ont connu une vogue toute particulière à l'époque des T'ang, à tel point que Wu Zetian (武則天), unique impératrice de la longue histoire de Chine, en a fait fabriquer trois cent tapisseries. Cette impératrice très connue avait-elle le cœur d'autant plus religieux qu'elle était coupable? On peut supposer que le kangyo-hen du Taima-dera est une des trois cent tapisseries de Wu Zetian, importée par quelque ambassadeur envoyé chez les T'ang.

Or c'est à partir du 10^e siècle que nos ancêtres avaient été imprégnés de la doctrine de jodo. Et ce n'est qu'à partir du 13^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de Kamakura, que la congrégation de la secte Jodo s'est formée. Alors il nous faut essayer d'imaginer la situation de la doctrine de jodo à l'époque de Nara. Au temple d'or du Horyu-ji, malheureusement détruit par le feu en 1949, il y avait une peinture d'Amida du dit Doncho. Et il y a toujours l'autre sorte de tapisserie de l'époque de Nara qu'on appelle "Ciko (智光)-mandala" qui représente aussi un tableau du paradis d'Amida. Ceci prouve bien que la croyance en Amida existait déjà à l'époque de Nara.

Le bouddhisme lui-même est une religion rationnelle qui exclut toute superstition. Elle refuse les mythes et nie jusqu'à l'idée de dieu. La rationalité et la logique de Bouddha sont transparentes. Selon Bouddha il n'y a que quatre propositions dans ce monde. La première, c'est qu'il n'y a que douleur à vivre dans ce monde où les choses s'écoulent perpétuellement; la deuxième, c'est que le désir est la cause de la douleur; la troisième, c'est qu'éliminer le désir est le seul moyen de supprimer la douleur; la quatrième, c'est que pour éliminer le désir, il faut passer par les trois étapes, à savoir, la droiture, la

méditation et la sagesse.

La doctrine de Bouddha se résume donc très simplement. Mais dans une société dominée par la magie comme celle de l'ancien Japon, il a été très difficile pour les peuples d'accepter cette doctrine très rationnelle qu'est le bouddhisme. On croyait à l'immortalité de l'âme et consoler les âmes des ancêtres était le devoir des descendants. Dès que le bouddhisme a été importé, il s'est facilement assimilé à la commémoration des morts. Les croyances de Yakushi (薬師 — Bhaiṣajyaguru en sans.) et de Miroku (弥勒 — Maitreya en sans.) étaient aussi liées au culte des morts. On peut voir beaucoup de statues de Yakushi ou de Miroku si l'on se promène à Nara ou à Kyoto. Une grande partie de ces statues a été produite pour apaiser les âmes des défunts. La croyance autour d'Amida n'aurait-elle pas la même origine? Il est possible que le kangyo-hen du Taima-dera était une offrande à un mort. Mais qui était ce mort?

Grimpons le mont Futagami qui se dresse derrière le Taima-dera. De son sommet nous avons une vue magnifique du bassin du Yamato. Mais n'oublions pas la tombe du prince mort tragiquement à la suite d'une intrigue politique ou familiale. Ce prince nommé Otsu (大津) était un fils né de l'Empereur Tenmu (天武) et d'une de ses femmes, la princesse Ota (大田), fille de l'Empereur Tenchi (天智 — ce qui la fait nièce de son époux). Comme c'était la coutume à cette époque, Tenmu eut beaucoup d'épouses qui lui donnèrent naturellement beaucoup d'enfants. La princesse Unosarara (鸕野讚良), sœur cadette de la princesse Ota, se maria aussi avec Tenmu et devint son épouse principale après la mort de sa sœur aînée. Le mariage sororal était très courant dans l'ancien Japon. Le prince Kusakabe (草壁), né d'Unosarara, était naturellement le successeur prioritaire à la couronne. Mais par les caprices de la fortune, le prince Otsu était plus décidé et plus digne de foi que son frère, le prince Kusakabe. Unosarara portait tout son amour maternel à Kusakabe. Otsu l'embarassait. Celui-ci n'avait rien à craindre encore tant que Tenmu était en vie. Mais dès sa mort, la tragédie se produisit. Tenmu mourut le 9 du mois de septembre de l'an 686. Le 2 du mois d'octobre, la rébellion d'Otsu fut découverte et le 3 on l'encouragea à se suicider.

Après la mort du prince Otsu, sa sœur, la princesse Oku (大伯) chanta :

Moi qui suis dans ce monde,
je regarde le mont Futagami
mon frère qui n'existe plus.

(Manyo N° 165)

Ainsi donc le mont Futagami représente le prince Otsu lui-même. Le kangyo-

hen qui contient l'histoire d'un prince qui emprisonne ses parents ou se rebelle, n'a-t-il pas très exactement la fonction de commémorer le prince Otsu, lui-même rebelle? Le kangyo-hen n'est-il pas une défense de la fausse accusation portée contre Otsu?

J'ai supposé ci-dessus que le kangyo-hen du Taima-dera est une des trois cent tapisseries fabriquées sur l'ordre de Wu Zetian. Dans les livres d'histoire chinoise cette impératrice est décrite comme un monstre. "Si une poule chante, le pays sera ruiné." C'est là la croyance inébranlable des confucianistes chinois. Donc pour un confucianiste dogmatique comme Sseuma K'uang (司馬光), auteur du grand livre d'histoire chinoise nommé "Shijitsugan" (資治通鑑 — Tseutche t'ongkien), l'existence de Wu Zetian était intolérable. Bien sûr l'impératrice aima les garçons à l'hiver de sa vie. Mais est-il juste de lui reprocher sa nymphomanie en félicitant les empereurs qui avaient trois mille épouses dans leur gynécée? Il faut reconsidérer ses mérites en dehors de l'optique confucianiste traditionnelle. Mais Wu Zetian est bel et bien criminelle puisqu'elle a tué ses propres enfants.

Wu Zetian était une femme qui entretenait des rapports successivement avec un homme puis avec son fils. Après la mort de l'empereur T'aitsong (太宗), elle devint nonne et se retira dans un temple, selon la coutume des veuves des empereurs. Par hasard Kaotsong (高宗) la découvrit et s'éprit d'elle. Elle retourna de la vie grise de nonne à la vie brillante de la cour comme Chaoyi (照儀), épouse de deuxième rang, de Kaotsong. Auparavant elle avait accouché d'une fille. A cette occasion, la reine Wang (王) était venue la féliciter. Mais dès que la reine fut repartie, Wu Chaoyi tua sa fille et accusa la reine de ce meurtre. Est-il besoin d'énumérer tous les meurtres qu'elle perpétua envers ses fils afin de réaliser ses propres desseins? Naturellement elle exila ou tua ses beaux-fils. Mais quand elle tuait, elle ne faisait pas de différence entre ses propres fils et ses beaux-fils. Le prince Hong (弘) fut empoisonné car il osa à plusieurs reprises conseiller sa mère. Le prince Hsien (賢) fut exilé sous prétexte d'une rébellion. Il allait être tué quand son doux père demanda à sa mère de lui pardonner. Néanmoins, il fut tué peu après en exil. Après la mort de Kaotsong, le prince Hsien (顯) devint empereur sous le nom de Tchongtsong (中宗), mais il fut chassé au bout de cinquante quatre jours. Puis le prince Lun (輪) devint empereur sous le nom de Yingsong (睿宗). Il était si sage qu'il concéda peu après le couronne à sa mère.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire maintenant d'exprimer pourquoi Wu Zetian fit fabriquer les trois cent tapisseries de kangyo-hen. Elle eut peur et voulut s'excuser et consoler les âmes furieuses des princes qu'elle avait elle-

même assassinés.

“Complexe d’Ajasé” est un terme qui a été introduit par Furukawa Heisaku (古川平作), psychanalyste, disciple de Freud à Vienne. Malgré l’influence de Freud, Furukawa a pensé que le complexe d’Oedipe ne peut pas rendre compte de la mentalité des japonais ni de la culture japonaise. Il est sûr que nous nous retrouvons nous-mêmes dans l’histoire d’Ajasé. Mais cela dépasse les limites de notre propos et mériterait des développements approfondis.

— Nous avons emprunté la photographie du kangyo-hen dans le “Kangyo mandala zusetsu — 觀經曼荼羅図説” (Tokyo, 1980), et les illustrations de l’histoire d’Ajasé du “Taima mandala kasetsu — 当麻曼荼羅科節” (Seizan zensho 西山全集, Tome II, Kyoto, 1933).